

## ALBERT CAMUS<sup>1</sup>

Quand la mort frappe l'un de nous, tous les autres sont invités, dans la minute même, à porter sur lui un jugement ; comme si nous étions des jurés et qui ont à répondre par oui ou par non à la question posée. À peine le récepteur raccroché, un nouvel appel nous oblige à répéter docilement notre verdict, sans avoir pris le temps de la réflexion. Il s'agit moins d'exprimer

---

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 16 janvier 1960, n° 717.

notre vraie pensée que de dire ce qu'il convient que nous disions, ce qu'on attend de nous devant ce cadavre encore tiède<sup>2</sup>.

En vérité, nous aussi, nous surtout, nous trouvons en posture de prévenus sinon d'accusés ; car nous allons nous situer par rapport à ce destin que la mort vient d'interrompre. L'exigence que la presse manifeste à notre égard, cette nécessité d'émettre un jugement, correspond à un état de fait : il est vrai que la mort donne instantanément à un écrivain sa figure définitive et que nous pouvons saisir d'un regard. Elle arrête, elle fixe ce qui était successif et mouvant. Nous pouvons voir l'ensemble, nous attarder au détail : la statue est devant nous, dressée, à jamais immobile. Elle nous est livrée. Rien de si différent de ce Camus que je considère depuis quarante-huit heures que le Camus aux visages multiples, qui m'agaçait, qui m'irritait parfois, séduisant, certes, mais décevant, et à propos duquel je changeais souvent d'opinion : « Tout de même Camus... » Que de fois aurons-nous commencé une phrase par ces mots, qui selon les jours pouvaient annoncer une louange, un blâme ou un reproche.

Maintenant qu'il ne bouge plus, qu'il ne bougera plus jamais, il y a une première évidence à laquelle ses adversaires, ses ennemis (s'il en avait) doivent se rendre : c'est la place considérable qu'il occupait dans la pensée et dans le cœur de beaucoup de jeunes hommes. Il n'y a pas à ergoter ; il ne sert à rien de contester l'importance de son œuvre. Quelle qu'en soit la valeur, elle a été importante, vous le voyez bien. J'en connais que cela irrite parce qu'ils se doutent, s'ils ne se l'avouent pas, que leur propre mort ne causera pas un vide pareil à celui-là.

En vérité les jeunes gens se moquent des mots qui ne sont que des mots. Ils attendent d'un auteur qu'il soit un homme parlant à d'autres hommes de la condition humaine. C'est cela qui fait l'importance d'un écrivain : la réponse qu'il donne à l'apparente absurdité de la vie. Le jeune homme a faim de « moralité », quoi qu'on pense. C'est l'honneur de Camus

---

2. Loin de répugner à cet office, Mauriac s'en est fait une spécialité. Voir notre « Mauriac psychopompe », in *Présence de Mauriac*, Presses universitaires de Bordeaux, 1986, p. 43.

de n'avoir écrit que pour donner une réponse – sa réponse, qui est destinée aux incrédules. Que la lumière soit venue en ce monde<sup>3</sup>, ils le nient ; du moins, ne préfèrent-ils pas les ténèbres.

Non, ils ne préfèrent pas les ténèbres. Nous sommes tous restés pareils à cet enfant que nous avons été, qui pleurait dans la chambre sans veilleuse et qui croyait entendre des pas furtifs derrière la porte. Nous avons besoin qu'une grande personne entre et nous parle, et nous donne ses raisons. Camus aura été ce grand frère pour beaucoup d'autres garçons pareils à lui, qui aiment le soleil, la mer, les jeunes filles, les caresses, et qui savent qu'il faudra vieillir et n'être plus aimé, et mourir, c'est-à-dire pour eux n'être plus rien : *cinis et pulvis et nihil*<sup>4</sup>.

Ce qui me frappe, c'est la qualité des hommages qui vont à Camus, et j'en suis d'autant plus frappé que durant ces dernières années il avait déçu et même scandalisé beaucoup de ceux qui l'admiraient et qui l'aimaient, par ce retrait, par ce refus devant l'engagement (surtout au sujet de l'Algérie), lui qui avait été ce résistant, lui l'inoubliable animateur de *Combat*.

Eh bien, si nous ne sommes pas juges de ce qui dans cette œuvre vaincra le temps, nous le sommes des liens très secrets, et que la mort a rendus apparents d'un seul coup, qui rattachent ce destin au nôtre. De sorte que nous nous sommes retrouvés frères en Camus, ces jours-ci. Et c'est ce qui mêle à l'horreur de cette mort une secrète douceur, celle que je ressentais à me trouver tout à coup très proche de Sartre par exemple, dont le bref article de *France-Observateur*<sup>5</sup> m'a touché plus que je ne saurais dire. Non parce qu'il est « remarquable » : au contraire, pour une fois, ce qu'écrit Sartre est assez ordinaire, je veux dire assez pareil à ce que nous aurions écrit nous-mêmes,

3. *Jn*, 3, 19.

4. Souvenir de l'inscription funéraire découverte par Barrès, dans la cathédrale de Tolède : « *Hic jacet pulvis, cinis et nihil* » (Ci-gît poussière, cendre et rien). *Du sang, de la volupté, de la mort*, « Idéologies passionnées », III.

5. Paru dans le numéro du 7 janvier 1960, il a été repris dans *Situations*, IV.

nous qui ne sommes pas philosophes. La puissance dialectique, cette fois, ne s'est pas déclenchée. On dirait que le chagrin a enrayé les rouages. Ce n'est que la plainte d'un homme qui a aimé Camus, qui a souffert par lui, qui l'a fait souffrir et qui a été cruel : « Nous étions brouillés, lui et moi : une brouille, ce n'est rien – dût-on ne jamais se revoir – tout juste une autre manière de vivre ensemble et sans se perdre de vue dans le petit monde étroit qui nous est donné. Cela ne m'empêchait pas de penser à lui, de sentir son regard sur la page du livre, sur le journal qu'il lisait et de me dire : "Qu'en dit-il ? Qu'en dit-il en ce moment ?" »

Peut-être étonnerais-je Sartre si je lui disais que ce qu'il exprime ici rejoint ce qu'un chrétien éprouve dans son monde à lui, où tout est intercession et réversibilité et où il importe peu en effet d'être brouillés ou réconciliés pour être unis – unis, oui, nous le sommes tous à jamais. Dans le même *France-Observateur*, les pages de Claude Bourdet, de Claude Roy, celles de Jean Daniel dans *L'Express* et beaucoup d'autres ont en commun cet accent qui ne trompe pas : Camus a beaucoup compté dans chacune de ces vies, même dans celles qui ne recevaient plus de la sienne cette lumière qu'elles en attendaient.

Et du même coup nous nous reprenons à croire au sérieux de notre vocation : chacun de nous, hommes de lettres, si nous sommes de ceux qui peuvent se rendre le témoignage que Newman s'accordait à lui-même, si « nous n'avons pas péché contre la lumière<sup>6</sup> », nous nous trouvons comme justifiés d'avoir consacré le meilleur de notre vie à l'écriture, puisque c'est par l'écriture qu'il nous appartient de donner à nos frères humains des raisons de ne pas perdre cœur.

Je voudrais ajouter ceci : je ne tiens plus rigueur à Camus de ce que je lui reprochais naguère : ce parti pris de vivre, d'être heureux, d'interposer entre lui et notre sombre monde cet univers inventé qui le reflète, mais délicieusement, où toute

6. « Je ne mourrai pas, car je n'ai pas péché contre la lumière. » (John Henry Newman, *Apologia pro vita sua*, Bloud et Gay, 1939, p. 66.)

réalité est déguisée et transposée, où le pouvoir nous est donné de vivre autant de vies qu'il a été conçu de rôles : le théâtre<sup>7</sup>.

Il était de ces êtres nobles qui ne se résignent pas, qui ne se soumettent pas. Il lui fallait quelque chose d'autre que cette histoire de fous dans laquelle nous sommes embarqués, où les motifs de nos actes nous font horreur, quand nous osons en prendre conscience. Il ignorait ce que je dois savoir : si comédiens que nous ayons été, tels que nous sommes, quelqu'un nous a aimés, quelqu'un nous aime. Et j'espère que Camus, maintenant et à jamais, le sait.